

Xavier Mauméjean

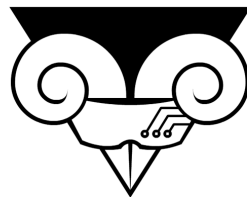
Rosée de feu



Xavier Mauméjean

Rosée de feu

M-69 A-2



e-Bélial



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-156-1

Code SODIS : NU82159

Parution : septembre 2010

Version : 1.3 – 09/04/2014

Illustration de couverture © 2010, Manchu
© 2010, le Béliat', pour la présente édition

« L'important ce n'est pas ce que nous faisons, c'est la réaction du monde devant nos actes. »

Empereur Hiro-Hito, le 25 février 1936, déclaration prononcée devant le Conseil suprême pour la direction de la guerre, à la veille de la tentative de coup d'État des officiers, lors d'une séance préparatoire à l'invasion de la Chine.

1. Terre

Tous les jours, après l'école, Hideo rentre chez lui. Il emprunte à chaque fois le même chemin, non par choix mais parce qu'une seule voie de terre poussiéreuse relie à travers champs sa ferme au petit village de Kagohara, situé à soixante cinq kilomètres de Tokyo. Cette route bordée d'ormeaux, simple et à peine tracée, connaît toutefois les changements, au rythme des saisons ou d'une journée à l'autre. Le trajet n'est pas le même selon qu'il neige ou fasse beau, qu'Hideo ait ou pas une bonne note. Voire qu'un besoin pressant le tenaille, car les latrines de l'école sont dégoûtantes et il refuse d'y aller. Son ventre l'occupe aussi d'une autre façon. Le garçon a tout le temps faim, ce qui est fréquent quand on a huit ans, et plus encore quand la nation est en guerre. Les paysans de Kagohara ne connaissent pas trop la privation par rapport aux gens des grandes villes, mais l'envie de manger est quand même là. Avec un peu de chance, sa mère a préparé de la pâte de soja pour son goûter.

Hideo longe la rivière jusqu'au croisement des chemins. Il s'incline devant la statue du Bouddha auquel les femmes du village offrent chaque jour des baguettes d'encens. Il prie le saint homme d'accorder protection aux siens, y compris sa petite sœur Masayo, même si souvent elle est embêtante. Puis, se souvenant que son père lui a dit de ne pas traîner, l'enfant accélère brusquement sa course le long des haies de bambou. À seize heures, une importante communication sera diffusée par radio. C'est pourquoi l'instituteur a libéré plus tôt ses élèves. Hideo adore ce genre de surprises, même si ce jour là il ne pourra guère en

profiter. De toute façon, quelles que soient les distractions rencontrées sur le parcours, on finit forcément par rentrer à la maison.

Elle lui apparaît au bout du sentier, familière et différente à la fois car il y a de la lumière partout. C'est curieux, même en octobre où le soir tombe tôt. Hideo voit alors que ses parents reçoivent des gens. Il ôte sa casquette d'uniforme, défait les cordons de ses socques à semelles de bois avant de pénétrer dans la demeure, et s'incline devant monsieur Yoshikawa, le chef du comité. Sa venue est un grand honneur, songe le garçon, et en même temps une marque d'estime, la reconnaissance du luxe qu'a connu autrefois sa famille. À Kagohara, elle est la seule à posséder un poste de radio. Le meuble en bois massif occupe beaucoup de place et, avec l'âge, ses lampes mettent un temps fou à chauffer.

Le père d'Hideo est occupé à tourner une mollette afin de régler la fréquence sur ondes longues. Pour l'instant, monsieur Hanada n'obtient que des parasites, mais famille et convives écoutent avec déférence, comme s'ils assistaient à une sorte de rituel méritant le respect. Finalement, on entend la musique militaire annonçant l'allocution du Premier ministre. Masayo s'apprête à dire quelque chose quand sa mère lui fait signe de se taire :

« Aujourd'hui, notre Empire doit mener la guerre jusqu'au bout, pour remporter une victoire définitive. Non seulement les soldats, mais aussi les civils – enfants, femmes et hommes – tous les Japonais sont priés de conjuguer leurs efforts pour écraser l'ennemi. J'espère que tous réagiront avec bon sens et patriotisme, sans récrimination... »

2. Métal

« ... Aussi, dans les circonstances présentes, pensons-nous que les étudiants eux-mêmes n'hésiteront pas à abandonner momentanément l'université et leurs formations pour s'engager dans le combat. Vous les reprendrez après la victoire glorieuse, et contribuerez ainsi à rétablir la civilisation traditionnelle du Japon. C'est pourquoi, conformément à l'édit numéro 755 promulgué ce jour, tous les jeunes hommes de plus de vingt ans doivent se tenir prêts à faire leur service militaire. »

Suivent les détails de l'édit impérial 755 que Tatsuo Hanada cesse d'écouter à l'instant où il connaît sa date d'incorporation. Février de l'année suivante, ce qui lui sera confirmé

sur papier timbré à un sen. L'étudiant en mathématiques ne partage pas l'enthousiasme de ses camarades. Ils brandissent déjà des petits drapeaux ornés du Soleil Levant et se bousculent dans les couloirs du foyer en beuglant *La Marseillaise*. Un chant révolutionnaire, devenu hymne national français, que les fraternités estudiantines japonaises se sont appropriées pour en faire à nouveau une ode au combat.

Cris, bravades, casquette que l'on repousse crânement en arrière, pour la première fois depuis son inscription à l'université impériale, Tatsuo se sent mal à l'aise. Il a l'impression de ne pas être à sa place, comme jadis à la ferme. De constitution frêle, sans véritable disposition pour le travail physique, le jeune homme préfère arpenter les champs mathématiques. Son père a fini par l'admettre, et s'est résigné à le voir intégrer le lycée ordinaire avant de tenter sa chance au lycée supérieur de Shizukoa.

L'établissement, situé près du mont Fuji, est le plus coté du Japon. Son diplôme garantit l'accès à l'université impériale de Tokyo. Mais l'examen d'entrée est difficile, de nombreux candidats échouent, y compris des fils de fonctionnaires. Il n'est pas rare que les plus âgés d'entre eux aient dépassé vingt ans. Tatsuo obtient d'excellentes notes et devient boursier d'État à Shizukoa. Le jeune paysan excelle dans chacune des matières, et par-dessus tout en mathématiques. L'un de ses professeurs s'est pris d'affection pour lui. Ancien élève des jésuites, l'enseignant a affirmé un jour à Tatsuo que les nombres ressemblent aux anges. Comme eux, ils sont à la fois abstraits et concrets, idéaux ou incarnés dans un bœuf ou deux boules de riz. Et, comme les créatures célestes, ils sont capables de prodiges. Ainsi, un homme et une femme conçoivent par union un enfant, addition des chiffres 1 et 1 qui donne miraculeusement 3. Le total n'est pas exact, mais il est juste, car l'amour naît de la justice. Tatsuo n'est cependant pas intéressé par la magie des nombres. Avec eux, on peut calculer des masses, mesurer des forces et mettre au point des machines. Mais les machines servent parfois à faire la guerre, et l'époque l'a rattrapé.

Ses compagnons de classe pressent Tatsuo de les rejoindre. Bientôt, il se résignera à abandonner la paix des livres, une sérénité qu'il a au moins connue. D'autres n'auront pas de si tôt cette chance, comme Hideo et leur petite sœur Masayo.

3. Bois

L'arc d'Obayashi touche le ciel. Un fil invisible le relie à la terre. Si le capitaine de vaisseau cherche à atteindre son objectif, le fil pourrait se briser. La volonté tendue vers une fin accumule les obstacles. L'échec est assuré pour celui qui est animé d'un dessein précis. Le pilote se trouve en équilibre entre ciel et terre, désir et renoncement. Il ne doit pas s'encombrer de charge inutile. Obayashi laisse derrière lui ce qu'il est pour retrouver l'innocence de l'enfant. Il tient la corde comme un petit saisit le doigt qu'on lui offre, avec fermeté et, quand il le lâche, sans la plus légère secousse. Parce que l'enfant ne pense pas à ce qu'il va faire, mais c'est à son insu, sans réflexion, qu'il passe d'un instant à un autre.

Obayashi lâche la corde et ne cherche pas à savoir si sa flèche a touché la cible. D'autres tiennent les comptes, alignent les chiffres, comme le général Tojo.

Contrairement à son père qui s'est illustré lors de la guerre russo-japonaise, Hideki Tojo ne compte à son actif aucun fait d'armes glorieux. Il a l'application d'un élève studieux, sans éclat. D'ailleurs, il n'est sorti que trentième de sa promotion, et n'a été nommé général de brigade que tardivement, à presque cinquante ans. Patient à l'ouvrage, tatillon, il a longtemps obéi avant d'ordonner. D'abord, à titre de commandant de la Kempeitai, il supervise la gendarmerie militaire qui est redoutée de tous, à Hsinking, capitale de l'état fantoche du Manchukuo. Puis, en 1937, au début de la guerre contre la Chine, il est promu chef d'état-major du Kwantung, l'armée japonaise en Mandchourie. De son passage à la Kempeitai, Tojo a conservé l'obsession des fiches. Chaque officier d'importance est ainsi répertorié. Y compris l'amiral Isoroku Yamamoto, qui était opposé à l'entrée en guerre contre les États-Unis jusqu'à affirmer au Premier ministre en septembre 1940 : *« S'il est nécessaire de se battre, au cours des six premiers mois d'une guerre contre les Etats-Unis et l'Angleterre, je vous montrerai une suite ininterrompue de succès. Mais je dois aussi vous avertir que, si les hostilités viennent à se prolonger deux ou trois ans, je ne crois pas en notre victoire finale. »* Le 18 avril 1943, Yamamoto a été abattu en plein vol par un Lockheed P-38 Lightning, au-dessus des îles Salomon. Une équipe l'a retrouvé le lendemain, au milieu de la

jungle, les trois doigts de sa main gauche crispés sur son sabre. La mort de l'amiral n'a été révélée qu'un mois plus tard. Un jour de deuil national qui a vu pleurer la nation.

Il n'est pas certain pour autant que Tojo ait déchiré sa fiche, car il a la rancune tenace. Le Général Yamashita en sait quelque chose. Surnommé le « Tigre de la Malaisie » depuis qu'il a conquis Singapour, Yamashita s'est déclaré favorable, dès 1942, à une paix de compromis avec les États-Unis. Tojo l'a limogé en lui attribuant un poste de second plan dans l'armée du Manchukuo. La presse n'a pas relayé la nouvelle, car cette disgrâce passerait mal auprès de la population. Une autre fiche. Obayashi est convaincu que son propre profil est lui aussi rangé dans un classeur.

Tojo se voudrait shogun, c'est pourquoi son portrait est placardé dans toutes les grandes villes. Pour la même raison il accumule les portefeuilles. D'abord ministre de la Guerre et de l'Intérieur, chef d'état-major aux armées, il est élevé depuis 1941 à la dignité de Premier ministre. « L'homme qui s'appelle Tojo », comme il aime à se désigner lui-même, affirme n'être rien de plus qu'un humble sujet. La seule différence est qu'on lui a confié la responsabilité du gouvernement. S'il brille, c'est uniquement parce que l'Empereur lui accorde sa confiance. En réalité, son idéal d'une grande Asie incluant la Chine, l'Indonésie, la Corée, l'Inde et même l'Australie, a jeté l'Empire dans la tourmente. Un fanatique, obstiné par des rêves de grandeur, qui voit chaque jour son but s'éloigner.

L'allocution prononcée par Tojo annonce une nouvelle phase de la guerre. Obayashi obéira sans discuter. Privilège de la volonté vide, celle qui anime le maître archer. D'autres marins ont hélas pour le Premier ministre la reconnaissance servile du chien. Ainsi de l'amiral Shigerato Shimada, nommé aux fonctions de ministre de la Marine. Depuis, ce petit personnage exécute les quatre volontés de son bienfaiteur. Les pilotes de l'aéronavale le surnomment « la geisha de Tojo ».

Le capitaine de vaisseau ôte son kimono puis se plonge dans un bain brûlant. Il a un corps mince et musclé, celui d'un bel homme encore jeune, aux traits fins. Obayashi fume une cigarette anglaise tandis que son ordonnance dispose ses effets à plat sur le lit. Presque à regret, l'officier sort de l'eau, son élément au même titre que le ciel puisqu'il appartient à l'aviation de marine. Il revêt l'uniforme de sortie, fixe son sabre au côté gauche et se dirige vers la limousine qui doit le conduire dans la banlieue de Manille, à l'état-major de la 26^e

flotille. La journée s'annonce longue, tous ne sont pas prêts à prendre la décision, pourtant la seule qu'il leur reste.

Un coup, une vie.

4. Feu

« Quand je vais sur la mer, je vois des cadavres imbibés d'eau. Quand je vais dans les montagnes, je vois des cadavres recouverts d'herbe. Ils sont morts pour l'Empereur, et lui seul. Nous ne regarderons pas en arrière. Pas de regret pour la vie. »

Umi Yukaba, « Sur les flots »

Hymne de la marine impériale japonaise.

5. Terre

Hideo et sa petite sœur jouent derrière la maison. Ils se tiennent dans son « périmètre », un terme savant qu'emploie parfois Tatsuo. Ses lettres en contiennent plein d'autres, des mots dont leur père est fier, même s'il ne l'avoue jamais. L'aîné fait des études, il pourrait devenir quelqu'un d'important, plus encore que monsieur Yoshikawa ! Mais son dernier courrier a un effet bizarre. Masayo voit pleurer sa maman, alors que les nouvelles réjouissent le chef de famille. Son grand fils va passer devant le conseil de révision et devenir un homme, s'exclame monsieur Hanada.

Mais tout n'est pas encore gagné car Tatsuo n'est pas très costaud et on risque de le déclarer inapte. Si les médecins militaires lui décernent un 3 ou un 2 ter, il sera automatiquement réformé. S'il obtient un 2 bis, l'étudiant ne sera mobilisé qu'en cas d'urgence. Mais ce sont des nombres, et Tatsuo n'a jamais échoué aux examens. Il obtiendra donc un 2, incorporation après sursis, ou même un 1 qui vaut pour enrôlement immédiat. Au vu de son bagage scolaire, il ne sera probablement pas fantassin. Et puis, en tant que diplômé du lycée, Tatsuo a eu le droit de suivre la préparation militaire. Ce qu'il a fait durant un an, dans une école dirigée par des réservistes et tout en suivant ses cours à

l'université. Il devrait devenir officier après six mois passés comme aspirant. Peut-être l'affectera-t-on à l'aviation de terre ou de marine.

Plus que tout au monde, Hideo rêve de le voir enfourcher un dragon, comme ceux qui survolent parfois la ferme. Le garçon les observe à chaque fois qu'il le peut. À force, il parvient à distinguer les différentes espèces, dragon Ryûjin des mers, ou Nobori-ryû spécialisé dans les vols ascendants. Oui, c'est ce qu'Hideo souhaite à son grand frère.

6. Bois

Tatsuo a été déclaré apte. Il est muté à l'école d'aviation d'Utsunomiya le 11 février 1944, jour où l'on célèbre le Kigensetsu, la grande fête nationale qui marque l'anniversaire de la fondation de l'Empire. L'école supérieure de l'aéronavale, établie à Yokokusa, aurait mieux convenu à sa formation, mais le temps presse. Toute une génération de pilotes aguerris a fondu comme neige au soleil. Notamment les vétérans de la guerre en Chine, qui sont morts au-dessus du Pacifique. Ils ne pourront être remplacés. Simplement la Marine espère que le nombre d'appelés palliera au manque d'expérience. Si tout va bien, Tatsuo finira sa formation avec le grade de sous-lieutenant. Dans six ou neuf mois, il ira se battre.

En arrivant à la gare, les conscrits sont accueillis par une foule qui brandit des petits drapeaux. « Victoire et immortalité ! » crient les écoliers. Tatsuo pense à Hideo. Il pourrait être l'un d'eux.

Des camions emmènent les jeunes hommes à l'école dirigée par le commandant Minami. Ils y resteront un mois, afin de recevoir une instruction morale et militaire. Aussitôt arrivés, les deux cents quarante aspirants sont répartis en six pelotons. Chacun est confié à un sous-lieutenant, mais c'est le sergent Kawazaki qui sera leur instructeur.

Du fait de leur préparation militaire, Tatsuo et ses camarades ont le grade de sergent-chef. Kawazaki est donc tenu de les saluer en premier, mais ils doivent lui obéir en tout. Ce que le sous-officier précise dès leur arrivée. Du plat de la main, il frappe la nuque d'un garçon. Pas de casquette en arrière, c'est bon pour les étudiants. Strictement interdit de se vouvoyer, ils ne sont plus des femmelettes. Kawazaki, tout comme son commandant, sont

des *Zol*, un mot qui vient de l'allemand « soldat ». Des militaires de carrière, que les intellectuels n'impressionnent pas. Et ils ont bien l'intention de le leur faire savoir.

Le sergent vérifie qu'ils n'ont apporté qu'une trousse de toilettes. Les livres, poste de radio et journaux sont prohibés. On remet à chaque aspirant un cahier où il devra consigner ses impressions. Puis ils sont dirigés vers le magasin d'habillement.

Tatsuo touche son paquetage. Il comprend une casquette, deux uniformes kaki avec ceinturon, deux chemises et autant de paires de chaussettes, un pantalon de toile et des bandes molletières à la place des bottes, car le cuir manque. Pas de combinaison de vol en toile brune, de serre-tête ou de lunettes en Triplex, puisqu'ils ne sont pas encore des pilotes. Les conscrits ôtent leurs tenues d'étudiants qui seront renvoyées aux universités. Puis le sergent Kawazaki les fait mettre en rangs.

« En revêtant vos uniformes avec l'insigne de pilote, vous entrez dans la glorieuse Marine impériale. Vous n'êtes plus des étudiants, des civils, mais des combattants. »

7. Métal

« Les crimes laissent dans le ciel tant de traces sanglantes que nous avons atteint un stade où l'effusion de sang est une simple figure de rhétorique pour exprimer l'indignation. »

Déclaration du Groupe de principe national, février 1936.

8. Feu

Ce n'est que dans l'abandon de son moi propre que l'on peut porter un jugement clair, non obscurci par l'intérêt personnel. À une époque, Obayashi ne pense pas ainsi. Il est même un jeune officier nourri d'ambitions pour son pays. Une nation illustre, que dirigent des politiciens modérés et corrompus, des chevaliers d'industrie dont l'unique but est de s'enrichir, mais aussi, hélas, certains conseillers militaires. Autant de vassaux perfides qui bafouent le trône dans son absolue sainteté.

Quantité d'organisations plus ou moins secrètes œuvrent à modifier cette situation : la secte des Dragons Noirs de Mitsuru Toyama ; la société pour l'amour de la patrie ; la société du Cerisier ; la société de l'Océan noir ; la secte Kokushon-sha ; le parti de contrôle Tosei-ha et le Kodo-ha, parti de la Voie Impériale où milita Tojo.

Obayashi songe un temps à rejoindre la Fraternité du Sang. Opposé aux religieux hypocrites, le moine bouddhiste Inoné a fondé la secte. Elle est principalement composée de cadets appartenant à l'aviation navale mais aussi à l'Armée. Rare occasion de voir s'entendre les deux corps. Oubliant leurs différends, tous partagent un même dégoût des libéraux pacifistes, et le désir pour le Japon d'une véritable expansion. Il suffit de moins pour faire naître une conjuration.

Le 15 mai 1932, à cinq heures de l'après-midi, l'esprit embrasé par le prêtre et à l'initiative du général Anaki, trois pilotes du Lagon Brumeux, cinq cadets de l'Académie militaire et le lieutenant de marine Mikami, pénètrent par l'entrée latérale dans le sanctuaire de Yasukuni. Ils frappent des mains pour invoquer les cent vingt six mille trois cent soixante-trois fantômes des soldats morts pour le pays, courbent la tête et s'inclinent face au miroir sacré. Puis deux taxis les déposent devant la résidence du Premier ministre Inukaï. La réceptionniste et un garde tentent de les arrêter. En vain. Les neuf insurgés fouillent la maison, l'un d'eux entend une clef qui tourne au deuxième étage. Ils grimpent l'escalier, abattent le garde du corps, se ruent dans la salle à manger où se trouvent Inukaï, sa belle-fille et son médecin personnel. Les officiers saluent le Premier ministre avec respect, puis le lieutenant Mikami appuie sur la détente. L'automatique est déchargé. Le visage blême, Inukaï leur intime sèchement de le suivre dans son bureau. Ils sortent en tenant en joue le médecin du Premier ministre et sa belle fille.

« Avez-vous une dernière déclaration à faire avant de mourir ? » demande le lieutenant Mikami.

Inukaï lève les mains comme s'il allait entamer un discours.

« À quoi bon parler ? » lâche Mikami en visant une goutte de sueur sur le front de sa cible. Il lui tire une balle dans la tempe. Les insurgés se précipitent dans l'escalier, font feu sur quiconque s'interpose. Ils s'enfuient en taxis dont les compteurs n'ont cessé de tourner.

Le Premier ministre est toujours lucide. Il demande à ce qu'on rappelle ses agresseurs. Incapable de contenir l'hémorragie, son médecin réclame l'aide de spécialistes qui se

précipitent au chevet d'Inukaï, suivis par les membres de son cabinet. Ils doivent faire face à une crise d'envergure : la centrale électrique de Tokyo a été attaquée, la résidence du comte Makino bombardée. À vingt heures et dix minutes, l'un des médecins venus de l'université impériale tente une transfusion sanguine, cent cinquante grammes de sang pris sur le fils du blessé, dilués dans une solution de Ringer. Hiro-Hito dépêche son propre médecin. À vingt-et-une heures trente, Inukaï déclare se sentir mieux. On lui administre alors un sédatif qui le plonge dans le coma. S'agit-il d'une erreur médicale ou son état a-t-il été provoqué intentionnellement ? Personne ne cherche à le savoir. Les témoignages varient concernant l'heure de sa mort. À vingt-trois heures vingt, selon ses proches, mais son décès n'est constaté par les médecins qu'à deux heures trente du matin suivant.

L'attentat contre le Premier ministre doit provoquer l'Armée, l'obliger à prendre brutalement conscience, afin qu'elle s'empare du pouvoir. Pourtant rien n'advient, de même que l'Empereur demeure sourd aux conjurés l'implorant de désavouer les libéraux. Toutefois, aucune sanction n'est prise à leur encontre. Mieux, celui qui a commandé aux insurgés, le général Anaki, est nommé ministre de la Guerre. Son successeur, jugé trop modéré, finit décapité par le colonel Aizawa dont le procès devient une tribune pour tous ceux qui rêvent de conquêtes.

Saison après saison, les conditions sont rassemblées pour un authentique coup d'Etat. Le 26 février 1936, cinq cents jeunes officiers fanatiques commandés par le capitaine Nonaka déclenchent le putsch. Obayashi est l'un d'eux. L'opération est parfaitement coordonnée. À quatre heures trente du matin, les rebelles s'emparent de la Diète où siège le Parlement. Ils encerclent les principaux ministères, dont celui de la Guerre et de l'Intérieur, mais aussi le quartier général de la police. De même pour les résidences des princes Kamin et Takamatsu, du chancelier du Sceau privé et des principaux ministres. À cinq heures cinq, une centaine de soldats, sous les ordres d'un lieutenant de la garde impériale, pénètrent dans la maison du ministre des finances. Takahashi Korekijo, âgé de quatre-vingt-un ans, meurt dans son lit, trois balles tirées à bout portant au cri de Tenchu, le châtiment du ciel. Le général Watanabé Jotaro est abattu dans son bureau.

Un escadron composé de deux cents soldats force la demeure du vicomte Makoto Saïto, soixante-dix sept ans. Le chancelier du Sceau privé les attend debout, en kimono de nuit. Trois officiers font feu sur lui. Scène identique chez le baron Kantaro Suzuki, héros du

conflit russo-japonais et commandant en chef de la flotte durant la Première Guerre mondiale. Il est atteint par deux tirs et laissé pour mort. Le chambellan de l'Empereur accueille les conspirateurs d'un : « Mais tuez-moi donc ! » Il tombe sous les balles mais échappera lui aussi à la mort par miracle.

Le Premier ministre Kesuke Okada se réfugie dans les toilettes pour domestiques. Son gendre crie « Vive l'Empereur ! » afin de détourner l'attention. Son visage est criblé de balles. Le cadavre est à ce point méconnaissable que les rebelles pensent avoir tué le Premier ministre, ce qui lui sauve la vie.

Au milieu de la matinée, les conjurés, qui composent le Groupe de principe national, font valoir leurs aspirations sous la forme d'un « Manifeste pour une action directe en vue de protéger l'essence de la Nation ». Le document déplore que l'on empêche l'évolution créatrice du peuple qui gémit dans la misère morale et physique. À l'extérieur, le Japon vogue à la merci des vagues, il est la risée des étrangers. Russie, Chine, Angleterre et États-Unis sont sur le point de détruire le patrimoine légué par les ancêtres. À l'intérieur, il faut supprimer les traîtres, rétablir la justice, protéger l'essence nationale et la mettre en valeur. « Telle est l'œuvre à laquelle nous consacrerons nos cœurs sincères en tant qu'enfants de la terre sacrée, livrant au feu nos cerveaux et nos entrailles », affirme la déclaration qui, s'adressant directement à l'Empereur, le supplie de consacrer son énergie à la conservation des vertus traditionnelles.

Mais, conformément à la Voie de la Grue, le Fils du Ciel vit au-dessus des nuages, laissant la responsabilité de la gestion au gouvernement. En fait, Hiro-Hito prononce une seule phrase qui sonne comme un glas :

« Quelles que soient leurs raisons, ils ont souillé la nation. Je compte sur le ministre de la Guerre pour les éliminer au plus vite. »

Au deuxième jour, à deux heures trente du matin, la loi martiale est officiellement proclamée. La situation pourrait lentement. Le jour suivant, l'Empereur en personne ordonne à la Marine et à l'Armée de mater les rebelles. Nonaka et ses fidèles comprennent qu'ils n'auront pas de soutien. Les derniers insurgés se réfugient le quatrième jour dans le Quartier des Trois Années, au pied de la colline de Sanno que couronne la tour de la Diète. Ils espèrent toujours recevoir un émissaire de la maison impériale. Non plus pour

parlementer, mais afin qu'il atteste de leur mort honorable. L'Empereur sort à nouveau de son silence et dit :

« Envoyer un témoin impérial auprès de tels individus est inconcevable. S'ils veulent se supprimer, qu'ils le fassent. »

Le capitaine Nonaka se suicide.

Le conseil privé de l'Empereur propose que les jeunes officiers rebelles comparaissent devant la Cour martiale et soient jugés à huis-clos. Non pour meurtres, mais pour avoir fait usage des armes à des fins politiques. Ceux qui auront eu recours à la violence seront fusillés. Dix-sept sont condamnés à mort et soixante-cinq finissent incarcérés. Entre mars et avril, le maréchal et comte Terauchi, nouveau ministre de la Guerre, destitue deux mille officiers, soit un quart de la force stratégique.

Obayashi s'en tire plutôt bien. Il conserve son grade et sa promotion ne sera pas freinée. Tout au plus est-il muté, pour s'y faire oublier un temps, à Hsinking, capitale du Manchukuo. Là, sous la surveillance de la police commandée par Tojo, il fréquente les maisons de thé. S'y abîme, jusqu'à perdre toute estime de soi. Trouvant le remède dans le mal, Obayashi en sort purifié. Dorénavant, il ne se souciera plus des affaires communes, tout comme l'Empereur qui demeure à l'écart, derrière le rideau de chrysanthème. Parce qu'il est le Japon, son passé et l'âme des Cent Millions.

Le capitaine de vaisseau Obayashi monte à l'arrière de la voiture. Son ordonnance démarre, direction la banlieue de Manille.

9. Feu

Hideo et ses camarades se frottent le duvet des joues. Ils font cela tous les matins, à peine rentrés dans l'école. D'abord chacun de son côté, et puis mutuellement. Ce n'est pas vraiment agréable. Mais l'opération est nécessaire pour faire durcir le poil. Ainsi, ils pourront bientôt se raser. Devenir des hommes, même si on peut l'être sans rien avoir sur le menton. Après tout, Tatsuo est soldat et il a le visage aussi lisse que celui d'un bébé à qui

rien de la vie n'est encore arrivé. C'est ce que dit leur mère, son mari ne veut plus l'entendre.

« C'est l'heure ! » crie Monsieur Nagayama.

L'instituteur vient chercher les garçons. Ils le suivent, les trognes en feu, rouges comme des pommes. La classe peut commencer.

10. Bois

Dans les trois jours suivant leur arrivée, les aspirants doivent apprendre par cœur les paroles sacrées de l'Empereur, soit vingt-sept mille mots. Cela, une fois que la journée est finie. Tatsuo note l'emploi du temps dans son journal. Lever à six heures, petit-déjeuner de soupe, riz et poisson séché qu'accompagne un thé vert. Ce qui est plutôt mieux que l'ordinaire de l'Armée. C'est l'un des privilèges de la Marine, tout comme de n'avoir pas à laver le linge de ses supérieurs. De sept heures à dix heures du matin, étude des manuels militaires et techniques. L'après-midi est consacrée aux exercices physiques. Les journées sont éprouvantes car il est interdit de marcher. Toujours courir, pour arriver cinq minutes en avance, et l'on n'a pas le droit de s'asseoir sans l'autorisation d'un supérieur. Salle d'études de dix-neuf heures à vingt et une heures pour mémoriser le dit du souverain, puis l'on regagne enfin son baraquement. Couvre-feu à vingt-deux heures.

Tatsuo ne reporte pas dans son journal personnel brimades et punitions. Comme « faire la cigale », qui consiste à ramper sur le plancher de bambou entre les couchettes, devant les camarades. Ou s'excuser auprès de son fusil Arisaka : « Monsieur mon arme, je vous demande pardon de vous avoir mal nettoyé car vous m'avez été confié par Sa Majesté. » Et puis il y a les punitions collectives au moindre manquement, et les coups qui pleuvent parce qu'une courbette ne satisfait pas le sergent Kawazaki.

« Je ne vous punis pas parce que je vous hais, aime-t-il à rappeler. Je vous frappe par souci pour vous. Pensez-vous que je m'abîmerais les mains jusqu'à les faire saigner dans une crise de folie ? »

Selon l'article 1 du manuel, tout appel à un officier fait perdre la face. Le sergent est donc libre de faire ce qu'il estime bon pour endurcir les novices. Malgré cela, la Marine a réputation d'être moins brutale que l'Armée qui pratique par exemple « Le supplice de l'araignée ». Un conscrit est suspendu toute la nuit tête en bas, bras et jambes liés. Certains en meurent, d'autres pas. Reste que dans la Marine aussi, les aspirants apprennent vite à ne pas attirer l'attention des supérieurs, en bien ou en mal.

Tatsuo remarque toutefois trois de ses condisciples. Takeshi qui a le visage large aux épais méplats, et les oreilles décollées. Petit, la carrure massive, d'un naturel jovial qu'entament à peine les brimades, rien ne laisse deviner qu'il était étudiant à la très sérieuse école des Beaux-Arts de Kyoto. Il y a aussi Kitaro, l'air constamment pincé, qui vient du collège technique de Nagoya et est toujours accompagné d'un garçon ayant suivi les mêmes études, mais à Muroran, dans le Hokkaido. Tatsuo ne connaît pas le prénom du troisième car le sergent a exigé que tous le surnomment Ton-chan, « Cochon Gras ». Un mois de parcours du combattant, le sac à dos lesté de cailloux, lui donnera le temps de maigrir.

11. Terre

D'ordinaire, le capitaine Obayashi aime rouler en voiture. L'intérieur est comme un cockpit qui lui fait prendre de la hauteur. Verre et acier l'isolent de la populace, piétons déguenillés, cohue de porteurs d'eau et cyclopousses. Odeur de gaz d'échappement, relent de poisson en provenance du marché qui se répand dans Manille, coolies en sueur. La moiteur est étouffante mais le capitaine n'abaisse pas la vitre, à cause de la guérilla. Au mieux, on lui jeterait un tract de La Voie de la Clandestinité roulé en boule sur ses genoux. Mais un officier nippon doit plutôt s'attendre à une bouteille d'essence enflammée. La Kempeitai a offert un million de pesos pour la capture des terroristes. Sans effet. Dépôts incendiés, transports de troupes ferroviaires qui déraillent, les attentats s'accumulent. Benigno Aquino, à la tête du Kali-bapi, parti politique pro-japonais, n'est plus qu'une marionnette que ses montreurs n'ont même plus envie d'agiter.

Pourtant, il y a sept mois, lors de sa première visite, Obayashi n'avait rien remarqué. La population semblait vivre en parfaite harmonie avec ses protecteurs. Après tout, les Japonais étaient là bien avant le débarquement de décembre 1941. Ils ont pris la place des Chinois dans l'industrie du bois, de la mine, se sont emparés de la production du chanvre et de l'huile de coco. Mais pas sans contrepartie. Professeurs et étudiants philippins se sont vu offrir des voyages afin d'étudier au pays du Soleil Levant. Guide de toutes les nations asiatiques, le Japon a pour elles non de la condescendance, mais le regard affectueux et sévère d'un père à l'égard de ses enfants. En retour, elles lui doivent le respect. C'est à cette unique condition que l'on mettra sous un même toit tous les recoins de l'univers. La Dai Toa Sho imaginée par Tojo, une sphère de coexistence et de coprosperité où s'épanouira la lumière de l'Orient, le sel de l'Asie.

Au lieu de quoi les rues sont emplies d'immondices, et la population est devenue hostile aux Japonais. Les Phillipins attendent le retour de MacArthur. Il s'est pourtant enfui comme un lâche, laissant ses hommes résister jusqu'à l'épuisement à Corregidor. Au journaliste qui lui demandait s'il comptait être candidat aux présidentielles, le général a déclaré vouloir entrer dans Manille plutôt qu'à la Maison Blanche. Ses vœux sont en passe d'être exaucés.

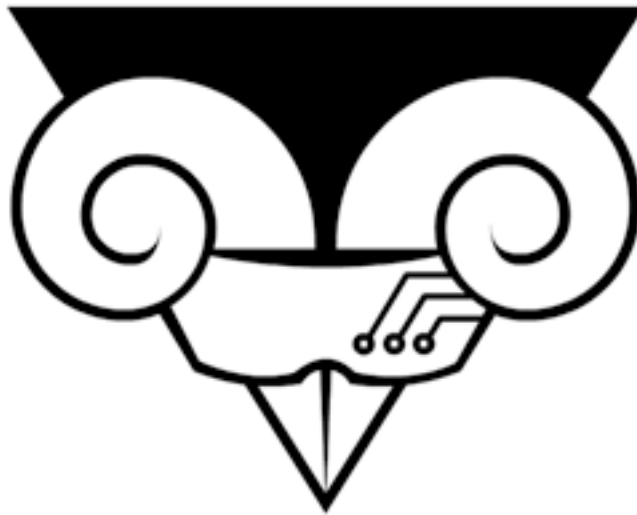
L'automobile passe devant le Club de l'Armée et de la Marine américaines, devenu le quartier général des forces aériennes du sud-ouest. Pour combien de temps encore ? Puis la voiture quitte le centre de la ville et emprunte une voie extérieure. À travers la vitre, Obayashi admire le mont Legapsi penché sur la baie. Une vue magnifique, s'il n'y avait ces navires empoissés dans une nappe de mazout en feu. Trois jours auparavant, l'attaque de l'aviation américaine a été un succès. La couverture des radars Mk. est insuffisante sur la côte, et les transmissions radio sont trop espacées. Il faut une heure pour contacter Cebu où stationnent les principales escadrilles japonaises. Le long du front de mer, les canonnières des pièces de D.C.A. récupèrent des cartouches parmi un amoncellement de débris. Lenteur et dénuement sont le lot de la Grande Asie.

Comment en est-on arrivé là ?



Rosée de feu

978-2-84344-100-4, 272 pages, 19 €
Disponible dans toutes les bonnes librairies et sur belial.fr



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le septième livre numérique des Éditions du Bérial' et a été réalisé en septembre 2010 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-100-4).